

Ce n'est pas que du vent...

À chacun ses chimères. Don Quichotte fonçait sur le vent et ses moulins. Pour ma part, je ne puis m'empêcher de réagir à certaines idées et de les vouloir pourfendre. Charge futile ? Combat utile ? L'avenir tranchera, mais au moins, en attendant, je me ferai plaisir.

Quand Éric Doddridge m'a raconté la chose au téléphone, je n'en croyais pas mes oreilles. Comme vous souhaiterez n'en pas croire vos yeux en la lisant. Mais, le Bulletin est une revue sérieuse, il faudra donc vous faire une raison ! Alors cette chose, la voici :

Durant l'année, tu as acquis des connaissances dans différentes matières :
mathématique, biologie humaine, géographie [...]
pour n'en retenir que quelques-unes.

Pour ton projet d'écriture, nous te demandons de transposer ces réalités scolaires dans le monde du merveilleux et de l'imaginaire. En effet, tu devras créer un conte merveilleux à partir d'un des sujets proposés :

Sujet 1

Le pouvoir des chiffres et des lettres

Un ou une élève constate que ses confrères et consoeurs de classe sont tout à fait bizarres : ils ne parlent plus, ils n'écrivent plus, ils sont incapables d'exprimer leurs pensées, leurs sentiments : ils ne peuvent qu'émettre des formules mathématiques tels des robots.

Mission 1

Ton héros ou ton héroïne doit amener ses confrères ou consoeurs à retrouver le plaisir, l'amitié et la joie de vivre.

Mission 2

Ton héros ou ton héroïne doit anéantir le pouvoir des formules mathématiques magiques pour redonner aux élèves la magie des mots.

De quoi s'agit-il ? De rien de moins que l'épreuve obligatoire d'écriture donnée à tous les élèves de troisième secondaire en mai 1999, un examen de français que l'on avait assez suavement intitulé *Le conte merveilleux*. Une merveille ? J'avoue qu'abasourdi par l'insanité du propos, je ne sais plus comment poursuivre et traduire adéquatement ma pensée et mes sentiments. Aurais-je trop forcé sur les mathématiques ces jours derniers ?

Plus sérieusement, d'où vient cette idée d'opposer ainsi chiffres et lettres ? Les mots seraient-ils si mal en point que, pour en faire redécouvrir le plaisir, il faille condamner les mathématiques ? L'idée choque pour de multiples raisons.

D'abord, parce qu'il n'y a aucune raison de dresser la magie des mots contre celle des chiffres. Les deux ne s'opposent pas et il est des auteurs qui ont su les mêler pour notre plus grand plaisir : je pense par exemple à l'Oulipo, cet OUVroir de LIttérature POtentielle où les mathématiques ont aidé à la création d'œuvres littéraires qui sont pur ravissement. Et ce qui est vrai des lettres l'est aussi des autres domaines des arts : bien des gens versés en mathématiques sont aussi des artistes et les liens entre, par exemple, l'art pictural ou l'art musical et les mathématiques sont bien connus. Pour ma part, je n'hésite même pas à parler d'art mathématique : un bijou comme la preuve « diagonale » de Cantor possède de ces qualités d'organisation, de virtuosité brillante, qui réjouissent l'âme autant qu'elles peuvent satisfaire l'intelligence.

L'idée choque aussi parce qu'elle véhicule les préjugés les plus grossiers sur la nature des mathématiques, qui sont bien autre chose que des chiffres ou, pire, des formules. Loin de n'être que des productions robotisantes, les mathématiques sont avant tout des savoirs pleinement humains et à la portée des humains qui n'ont nul besoin de renier leur nature pour en profiter et même en jouir. Plutôt que de conduire à la déshumanisation, elles procèdent, à la fois comme langage, comme science et comme art, de l'activité la plus authentiquement humaine et leur apprentissage, comme leur usage, participent aussi de cette activité profondément humaine.

L'idée choque enfin parce qu'elle émane très officiellement d'un ministère dont le rôle ne devrait pas en être un d'entrepreneur, encore moins de diffuseur, des préjugés. Comment croire que ce ministère dit de l'Éducation ait donné son aval à une telle insanité au moment même où il joignait sa voix à celles d'autres organismes afin de déplorer la désaffection des jeunes pour les mathématiques, les sciences et la technologie ? Il y a là comme un défaut de raisonnement qui pousserait à la rigolade s'il n'était aussi inquiétant...

Cela inquiète d'autant plus que nous vivons actuellement un phénomène de rejet : j'en ai abondamment parlé dans des textes précédents et une lettre publiée dans ces pages en fait aussi état, on voit les mathématiques se faire pousser en marge du programme de sciences humaines dans les cégeps. Comme on voit leur place réduite dans de nombreux programmes techniques. Quelques personnes auraient-elles des comptes à régler avec une discipline où elles auraient souffert ? Est-il acceptable que ces comptes se règlent sur le dos des élèves ? Et, à terme, sur le dos de la société québécoise ?



Une idée différente, qui n'a pas à voir directement avec les mathématiques, est apparue dans l'actualité récente et m'a aussi choqué. Elle émane du Président du Conseil du patronat du Québec qui a pris la peine de s'en expliquer dans une lettre au journal *Le Soleil* du 3 avril dernier. Il s'y interroge sur la pertinence, pour les étudiants et étudiantes des programmes techniques des cégeps, de réussir les cours de philosophie et d'éducation physique alors que, dit-il, nous sommes à court de diplômés. Il faut, ajoute-t-il, « que les entreprises qui paient près de 10 milliards \$ en impôt pour financer, entre autres, le système d'éducation, en aient pour leur argent. » D'où la suggestion d'éliminer ce qui se dresserait en obstacle inutile.

Cela appelle une foule de commentaires sur le rôle de l'école et, plus globalement, sur la mission de l'éducation. Comme sur le sens et l'utilité des impôts qu'il nous faut payer. Ces commentaires, je vous les laisse, sinon pour un ou deux que je ne peux retenir.

Cette proposition de M. Gilles Taillon me paraît émaner d'un regard à courte vue, particulièrement déplorable chez quelqu'un qui occupe une fonction aussi importante que la sienne. Je suis heureux que le ministre de l'Éducation l'ait rejetée, mais non rassuré car il n'est pas dit que les tenants de la rentabilité commerciale ne reviendront pas à la charge, avec peut-être plus de succès. Et tant pis alors pour le savoir-penser ou le savoir-apprendre, sacrifiés sur l'autel du savoir-faire immédiat : avec comme résultat que l'on risque de se retrouver avec des gens temporairement et superficiellement compétents, si superficiellement compétents qu'ils n'auront même pas le bagage nécessaire pour entretenir ou développer leurs connaissances. En un mot, ils ne seront même plus « recyclables », tout juste jetables, ce qui coûtera moins cher aux employeurs ; ceux-ci n'auront, lorsque leurs employés atteindront leur date de péremption, qu'à se servir dans le bassin des remplaçants que le système éducatif aura préparés aux frais de la société, laquelle devra aussi prendre à sa charge les « déchets » alors rejetés.

Belle perspective n'est-ce pas ! Qui témoigne de pré-occupations sociales élevées. La cerise sur ce gâteau nous vient encore des propos de M. Taillon qui s'exclame : « Être sur le marché du travail, n'est-ce pas là le meilleur garant d'une véritable citoyenneté ? » Le moins que l'on puisse dire, c'est que d'affirmer cela ne prouve rien, surtout lorsque le propos vient de quelqu'un comme lui, qui doit quand même être sur le marché du travail depuis un moment.



Un mot pour saluer un départ, le souligner d'un grand merci, un départ qui, fort heureusement pour nous, n'est que partiel.

Ce départ, c'est celui de Jean Turgeon qui, après un mandat de deux ans et un intérim de quelques mois, quitte le poste de Rédacteur en chef du *Bulletin de l'AMQ*. Il y a abattu un travail considérable pendant une période difficile, au cours de laquelle il a même fallu lancer des appels au secours pour nourrir la revue

en articles et assurer du sang neuf au sein du Comité de rédaction. Il n'a alors pas hésité à payer de sa personne, rédigeant la chronique *Jeux et problèmes* et produisant un ou deux textes de fond, tout en s'ingéniant à maintenir l'enthousiasme au sein du Comité et en assurant les liens entre la revue et l'exécutif de l'Association au titre de Directeur de l'information. Il a ainsi fait preuve d'une générosité admirable, générosité qui dure car, ainsi que je le laissais entendre, il demeure présent comme membre de la rédaction et titulaire de sa chronique tout en assumant encore le rôle de responsable de l'information au C.E. de l'Association. Un merci sincère Jean, en reconnaissance de ce que tu as fait comme de ce que tu acceptes de faire encore.

Ce merci se double d'un « bienvenue » tout aussi reconnaissant, adressé cette fois à Bernard Courteau qui assurera le relais comme Rédacteur en chef pour l'année en cours. Ainsi, la revue a la chance d'être encore en des mains sûres, les mains d'une personne qui avait déjà bien mérité de l'Association et qui n'a pas hésité à répondre à un nouvel appel pressant.



Au moment de clore ce texte tombe une triste nouvelle, celle de la mort de Pierre DeCelles. J'en suis peiné. D'abord parce qu'il a été mon professeur et que je l'ai apprécié : comme professeur bien sûr, mais aussi comme homme, un être remarquable à de multiples points de vue. D'une intelligence vive, brillante, il savait aussi se montrer simple, chaleureux. C'est une perte immense, dont on mettra du temps à se remettre. Il faudra en reparler...

Jean Dionne
Président